

LA COMPAGNIE D'IMPRIMERIE DE QUEBEC

BUREAUX: 90-93 Olds Lane, Bannockburn, Ill. 60015



Sous ces conditions, avant de le féliciter, de le remercier, de l'acclamer à notre tour, faut-il demander à Wilfrid Laurier s'il est du ministère? s'il a été de l'opposition? Ne suffit-il pas qu'il soit canadien?

Mentionnons parmi les invités
le premier ministre de la pro-
vince, l'hon. F. G. Marchand; Son
Honneur le maire, l'hon. S. N.
Parent, président du comité exé-
cutif des citoyens : l'hon. François
Langelier, l'hon. Richard Turner,
MM. V. Châteaufort, H. M. Price,
B. Roy, F. X. Lemieux.

ministre de la province, et Son Honneur le maire l'hon. S. N. Parent prirent place avec sir Wilfrid Laurier et Lady Laurier dans le premier carrosse.

Occupaient le deuxième carrosse l'hon. C. A. P. Pelletier, président du Sénat, l'hon. Frs Langelier, M. P., l'hon. Richard Turner, C. L.

véritable feu roulant. Le bataillon de Rimouski placé sur le rivage lançait des salves d'artillerie avec autant de rapidité qu'il le pouvait. De son côté le Rhoda qui était allé au-devant du Labrador pour chercher les malles a lancé un feu d'artifices digne des grandes villes. Le Labrador répondait en lançant des bombes. J'avais pris passage sur le Rhoda en compagnie de M.

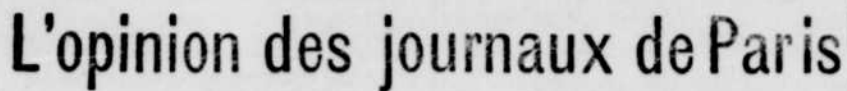
119 Rue St Pierre
Téléphone 407

F.A. MERCIER
NOTAIRE
125 - RUE SAINT-PIERRE - 185
Argent à prêter sur hypothèque et à
billet promissoire à la ville et à la
canton.

AVIS. -- LE TABAC ROUGE ST LOUIS
n'est pas le PETIT ROUGE.

Comme plusieurs fumeurs sont sous cette impression, c'est
pour cette raison que je vous met sur vos gardes.

JOS. COTE



M. Laurier a été chaleureusement applaudi et par les Français présents, et par les membres de la Chambre de Commerce Britannique à Paris.

Nous exprimons le vœux qu'une occasion très prochaine soit fournie à un auditoire parisien d'entendre le grand orateur Canadien-Français.

Combien il nous a émus en retraçant à grands traits devant nous l'histoire de ce Canada, que l'impérialisme nous fit perdre, et combien nous l'avons acclamé quand il a célébré les vertus et le courage de notre glorieux Montcalm, ses beaux faits

Laval, à Québec; Beaugrand, ancien maire de Montréal; le docteur Péan, Chandéze, directeur du commerce intérieur; Laferrière, président du Conseil d'Etat; Louis Delavaux, secrétaire d'ambassade; André Salles, inspecteur des colonies; Bruman, secrétaire général de la préfecture de

Et quand, en nous adressant à vous, le guide aimé et respectueux de la nation canadienne, nous retrouvons, comme dans un miroir, la pureté de la langue, la finesse de la pensée, la délicatesse des sentiments, la générosité de cœur et permettez,

Toutefois, il est certaines branches de commerce susceptibles de se déve-

Quinzième mardi le 25 septembre prochain, à Québec à 9 h. r. n. a.

Les Bacheliers des Arts, des sciences et des lettres qui se proposent d'étudier la philosophie peuvent avoir leur brevet sans examen, en se faisant asseoir sur leurs diplômes par l'un des secrétaires, au moins huit jours d'avance.

A. G. BELLEAU, M. P. Québec.
A. T. BROUSSEAU, M. P. Montréal.
Aout 23 1897. Secrétariat.

2312 aips

Les pâtes de bois

— ou —

L'industrie de la pulpe

Le papier n'est autre chose qu'une pâte de fibres végétales, agglomérées et réduites en feuilles minces au moyen de certains procédés mécaniques. Depuis l'invention du papier jusqu'en 1880, on n'employait comme matière première, pour la fabrication de cet article, que les chiffons et les fibres de certaines plantes herbacées, notamment l'éparto, qui est encore d'un usage assez étendu dans les usines à papier de l'Europe. En 1844, Keller breveta en Allemagne le premier procédé, un appareil mécanique pour extraire du bois ce qu'on appelle aujourd'hui les "pâtes mécaniques", ou la "pulpe moulue", pour employer l'appellation généralement usitée dans notre pays. Mais n'ayant pas les moyens pécuniaires voulus pour exploiter son brevet, Keller le vendit en 1846 à un riche fabricant du Wurtemberg, Henry Volter, qui fit entrer l'emploi de cet appareil, ou plutôt de ce procédé, dans le domaine de l'industrie pratique. Les machines furent améliorées par plusieurs autres inventeurs; mais à partir de 1846 les pâtes mécaniques, ou la pulpe de bois moulue, figurent au nombre des principales matières employées dans la fabrication des papiers à tenture, à envelopper, et même dans la fabrication du papier pour imprimer les journaux. La fibre de chiffons formait le tissu, ou la partie donnant le liant et la force de résistance au papier, et la pâte de bois servait de remplissage, pour donner le cartouche.

C'est au moyen de ce procédé et par l'emploi du bois comme matière première que les allemands ont pu, pendant longtemps, monopoliser pour ainsi dire la fabrication des gros papiers de tenture, exigeant beaucoup plus de remplissage que de liant. Le coût du papier ainsi fabriqué était encore comparativement élevé, par suite du coût des chiffons et des préparations qu'il fallait leur faire subir pour les transformer en fibre. On songea donc à remplacer les chiffons et les autres matières similaires par une fibre de bois ayant la même consistance, ou plutôt la même force de résistance, le même liant, et l'on arriva à l'invention de la pulpe chimique, qui a permis de faire le papier entièrement avec du bois. Aujourd'hui, plus de 75 % de tous les papiers fabriqués en Amérique, ainsi que dans les pays les plus avancés de l'Europe, sont faits avec des pâtes de bois, et les procédés de fabrication sont tellement perfectionnés, que ces papiers de bois sont supérieurs, comme cartouche, à ceux que l'on fait avec les autres fibres végétales, même ceux fabriqués avec les déchets de toile.

Grâce à l'emploi du bois comme matière première pour la fabrication du papier, on a réduit le prix de cet article à sa plus simple expression; on a, tiers, même au quart de ce qu'il était il y a quinze ans—et c'est là tout le secret du livre et du journal à bon marché que nous avons depuis quelques années. Quand le papier à imprimer coûtait six, huit et même douze sous la livre, l'abonnement au moindre journal quotidien était de cinq ou six piastres par années; mais ce chiffre est tombé de moitié depuis que les éditeurs de journaux, grâce à l'emploi des pâtes de bois, peuvent se procurer un bon papier pour moins de trois cents la livre. Il en est de même pour les livres. Quand le papier pour les imprimer se vendait jusqu'à douze cents et plus, le coût d'un volume de 400 à 500 pages montait bien vite à 40 ou 50 cents, seulement pour le papier; mais, depuis que l'emploi des pâtes de bois a permis de livrer cet article aux imprimeurs pour quatre ou cinq cents, le prix des livres a tellement baissé, que l'on peut aujourd'hui détailler pour une dizaine de cents un volume d'un format respectable, surtout quand le tirage est un peu considérable.

L'impulsion que cette découverte a donnée à l'imprimerie ainsi qu'à la diffusion des journaux et des livres, est peut-être l'un des événements les plus remarquables de notre époque.

LES BOIS EMPLOYÉS POUR FAIRE LA PULPE

On peut faire des pâtes de bois ou de la pulpe avec à peu près toutes les espèces ligneuses; mais les bois les plus propres à cet usage, et les seuls employés dans la pratique, sont l'épinette, le sapin et le peuplier. Les autres essences ligneuses, notamment le pin, le mélèze blanc, le bouleau, ne sont employées qu'à défaut de mieux, pour alimenter des usines qui, à raison de la distance ou autres circonstances, sont dans l'impossibilité de se procurer les trois espèces des mieux appropriées. Voici, pour ce qui regarde la fabrication de la pulpe, les qualités respectives des différents bois:

Epinette blanche (picea alba).—C'est le meilleur de tous les bois et le plus recherché. Il produit une fibre fine, forte, des plus faciles à blanchir, dans la fabrication par les procédés chimiques, surtout dans le procédé au bisulfite. Dans le procédé mécanique, il se moud avec facilité et ne fait pas de grumeaux, quand les appareils sont tenus en bon ordre.

Epinette rouge (picea mariana).—Par le procédé au bisulfite, ce bois se réduit facilement en une pulpe forte, à longues fibres. Il est plus difficile à traiter par le procédé à la soude, qui donne une pâte difficile à blanchir. Dans le procédé mécanique, il se moud aussi facilement que l'épinette blanche et produit une fibre de qualité supérieure, surtout à raison de sa finesse.

Epinette rouge (larix americana).—Dure à moudre dans le procédé mécanique, empâte les meules; difficile

à traiter par le procédé au bisulfite qui donne une fibre gommeuse et collante, qu'il est presque impossible de blanchir.

Sapin.—Ce bois a presque toutes les qualités de l'épinette blanche, sauf que la pulpe qu'il donne est un peu moins forte. Le sapin blanc ou sapin baumier (Canada Balsam, Abies balsamea) est un peu plus gommeux et plus mou, par conséquent moins avantageux; mais le sapin rouge ou sapin d'Amérique (Abies americana) qui correspond à peu près à l'épinette de la Scandinavie, ou Abies putinata des Européens et pousse dans les terrains siluriens de la partie sud-est de la province, est une essence de première qualité pour la fabrication de la pulpe. Ce bois a la même couleur que l'épinette blanche et n'est pas plus gommeux.

Pruche (Larix Canadensis).—Ce bois donne une pulpe à peu près semblable à celle de l'épinette; mais il est plus difficile à traiter par les procédés chimiques, sans compter que la pâte fait des grumeaux, quand on la mêle avec de l'épinette.

Cypresse (Pinus banksiana).—Il est plus difficile à traiter que l'épinette par les procédés chimiques, mais il donne une fibre aussi longue. Dans le procédé mécanique, il équivaut au bon sapin.

Pin.—Tous les pins, principalement le pin blanc (Weymouth Pine, Pinus strobus) sont plus difficiles à traiter par les procédés chimiques que l'épinette, mais donne une fibre très fine et très forte. À raison de leur prix élevé, on n'emploie ces bois que pour la préparation des pâtes chimiques, qui se vendent bien plus cher que les pâtes mécaniques.

Peuplier.—C'est le bois le plus généralement employé dans les usines où l'on pratique le procédé à la soude. Aux États-Unis, on ne l'emploie pas dans les usines au bisulfite, car il se traite facilement par ce procédé. Il donne une pulpe courte, souple, très facile à blanchir. Ce bois se travaille admirablement par le procédé mécanique.

Tremble (Aspen, Populus tremuloides).—Mêmes qualités que le peuplier, mais moins employé, à raison des veines et des nœuds noirs qu'il renferme souvent et qui entachent la couleur de la pâte, surtout dans le procédé mécanique. Ces inconvénients sont peu sentis quand on traite le tremble par le procédé à la soude, qui a pour effet de décomposer les matières colorées.

Bois blanc (Bass Wood, Tilia americana).—Ce bois, devenu rare, se travaille facilement et rend une pulpe semblable à celle du peuplier.

Bouleau blanc (Paper Birch, Betula papyrifera).—Plus difficile que le peuplier à travailler par les procédés chimiques, il rend une pulpe semblable et aussi facile à blanchir. Dans le procédé mécanique, c'est un bois trop dur à moudre pour être d'un emploi profitable.

Morier blanc (White Birch, Betula alba).—Ce bois se transforme assez facilement en une pâte qui ressemble beaucoup à celle du peuplier.

Hêtre (Birch, Fagus ferruginea).—Dans les procédés chimiques, il est plus difficile à travailler que les autres bois, mais il donne une fibre courte, souple et facile à blanchir. À cause de sa dureté, il est impraticable dans le procédé mécanique.

Erable blanc (Silver maple, Acer dasycarpum).—Mêmes qualités et mêmes défauts que le hêtre. Ce bois est très rarement employé et seulement dans les usines à la soude.

Pratiquement parlant, il n'y a que l'épinette, le sapin, le peuplier et le tremble qui soient employés dans l'industrie de la pulpe et l'on peut dire que l'avenir de cette industrie appartient aux contrées où ces essences ligneuses se trouvent en abondance et de facile accès.

LES DIFFÉRENTS PROCÉDÉS DE FABRICATION

On fait avec les bois deux sortes de pulpe: les pâtes mécaniques et les pâtes chimiques.

La fabrication des pâtes mécaniques, une pulpe moulue, est des plus simples. Les rondins de bois sont sciés de la longueur voulue, écorés, puis passés dans les débileurs (grinders), qui les râpent ou moudent. Le bois ainsi moulu passe ensuite dans un tamis (screen) et de là à la machine à carton (wet machine) sur un tablier en flanelle qui l'amène entre des rouleaux, où il est pressé et réduit en plaques d'une ou deux lignes d'épaisseur. La pâte ainsi pressée en feuilles contient de 50 à 60 % d'eau.

À défaut, c'est-à-dire dans les appareils Volter, les rondins étaient placés autour de grandes meules verticales évoluant dans l'eau et pressés sur ces meules au moyen de grosses vis automatiques. Dans l'appareil Hartman, qui vient ensuite, on place le bois entre deux petites meules verticales et on le pressait sur ces meules au moyen d'un piston actionné par pression hydraulique. Depuis quelques années cet appareil a été amélioré par plusieurs mécaniciens américains, qui l'ont amené à un haut degré de perfection.

Il est facile de voir par cette description que le procédé mécanique exige énormément de force motrice. En moyenne, on estime qu'il faut 100 chevaux-vapeur par tonne de production par vingt-quatre heures. C'est-à-dire, par exemple, pour produire vingt tonnes de pâte mécanique par vingt-quatre heures, une usine doit disposer d'une force motrice de 2000 chevaux-vapeur.

La quantité de bois requise pour faire une tonne de pâte mécanique varie naturellement avec la qualité du bois; mais il est constaté par l'expérience qu'une corde de 125 pieds cubes de bon épinette rend en moyenne 1750 livres de pâte, poids sec.

LES PROCÉDÉS CHIMIQUES

On fabrique les pâtes chimiques par le procédé à la soude et le procédé au bisulfite. Les pâtes ainsi fabriquées sont fortes et servent à donner le liant au papier.

Procédé à la soude.—Ce procédé fut breveté par Mellier en 1854. On l'employa d'abord pour transformer la paille en pulpe et la faire ainsi servir à la fabrication du papier. Le succès fut si complet qu'il amena bien vite l'application de ce procédé à d'autres fibres végétales, principalement à l'éparto et définitivement au bois. Ce procédé repose sur la propriété qu'a la soude, portée à de hautes températures, de saponifier et de dissoudre certaines substances, notamment les matières plastiques qui agglomèrent les fibres du bois.

Ce procédé est des plus simples. Après avoir été écoré, broyé et réduit en fragments aussi fins que possible, le bois est placé dans un macérateur (digester) ou chaudière tournante, généralement de 22 pieds de longueur et 7 pieds de diamètre, contenant environ trois cordes. La chaleur est introduite dans cette chaudière par des serpents dans lesquels circule la vapeur. Une fois le bois placé dans le macérateur, on remplit celui-ci d'une solution de soude ou lessive titrant de 8° à 15° Baumé à une température de 60° Fahrenheit, selon la pression que l'on veut donner durant la cuisson et la manière dont la chaleur est appliquée. Quand on chauffe au moyen de serpents à la vapeur ou à la chaleur directe, on emploie généralement une lessive titrant de 12° à 14° Baumé, ou contenant de 6% à 9% de soude caustique. Il faut environ 700 gallons de lessive pour traiter une corde de bois. Durant la cuisson, il faut que la pression soit constante dans le macérateur. Cette pression varie de 90 à 110 livres au pouce carré. La cuisson dure de 8 à 10 heures. Le tirage ou la force de la lessive varie avec les espèces de bois que l'on traite. On obtient de bons résultats avec 11° Baumé quand on agit sur le peuplier, l'érable ou le bois blanc, au lieu qu'il faut une lessive de 15° pour traiter l'épinette, le pin et la pruche.

La pâte obtenue par cette cuisson est de couleur brun grisâtre; la lessive est noire ou brun foncé et exhale une odeur empyreumatique; après la cuisson, la pâte est passée dans une série de bacs pour la débarrasser de la lessive et la laver. Le point important est de la bien égarer de la lessive, sans quoi elle serait difficile à blanchir. La pulpe de peuplier bien lavée se blanchit facilement dans une lessive contenant de 12 à 14 livres de chlorure de chaux pour 100 d'eau. La pâte d'épinette préparée par ce procédé est souple et longue, mais très difficile à blanchir, ce qui fait qu'on l'emploie généralement à la fabrication des papiers de couleurs ou de teinte foncée.

Au moyen de procédés et d'appareils bien connus dans la pratique, mais qu'il serait trop long d'énumérer ici, on extrait la soude des lessives qui ont déjà servi, pour la faire servir dans d'autres lessives.

Procédé au sulfite.—Ce procédé fut breveté par Dahl, de Dantzig, en 1853. Au carbonate, employé dans l'autre, ce procédé substitue en grande partie le sulfite de soude, qui coûte moins cher. On emploie ordinairement trois parties de sulfite de soude, pour une de soude caustique. La lessive titre de 30 à 40° Baumé, la cuisson dure de 75 à 150 heures sous une pression de 75 à 150 lbs. La mauvaise odeur que dégagent les sulfures qui se produisent dans la lessive est le grand inconvénient de ce procédé, qui donne une pulpe d'excellente qualité, souple et forte. Les bois les plus employés dans le procédé au sulfite sont les conifères, surtout l'épinette et le sapin.

Procédé au sulfite.—L'emploi de l'acide sulfureux pour transformer le bois en pulpe fut breveté en 1867 par Benjamin C. Tilghman, alors de Philadelphie. Tel que décrit dans le brevet, ce procédé consiste à traiter les substances végétales contenant des fibres par une solution d'acide sulfureux, chauffée en vase clos, sous une pression suffisante pour retenir le gaz acide jusqu'à dissolution de la matière plastique ou intercellulaire agglomérant les fibres de la substance sur laquelle on opère, dégageant ou désagrégeant les fibres et les laissant séparées après l'opération. La solution acideuse est introduite dans un macérateur cylindrique ou grande chaudière de fer, doublée de plomb à l'intérieur pour empêcher la corrosion. Après avoir rempli le macérateur de bois aux deux tiers, on y introduit la lessive, de façon à ce que le bois ne surnage pas. La solution d'acide sulfureux doit avoir une densité spécifique de 1.025 à 1.035 et avant de l'introduire dans le macérateur, on y fait dissoudre du sulfate de chaux en quantité suffisante pour porter la densité du mélange à 1.07 ou 1.08. La cuisson dure huit heures, à une température de 260° Fahrenheit. Alors, on introduit de l'eau froide par le haut du macérateur, pour chasser la solution acideuse et laver la pulpe. Si les fibres ne sont pas assez désagrégeées, on recommence l'opération, on continue la cuisson de trois à cinq heures et l'on augmente la chaleur jusqu'à 280°. Plus la température est élevée, plus l'action de la lessive, pour une même densité, est rapide. De même, aussi, plus la lessive est forte, plus la décomposition du bois est rapide, sous une même température. Le sulfite de chaux n'est employé que pour conserver à la pulpe la couleur blanche du bois, en sorte qu'on peut s'en dispenser quand on ne désire pas produire une pâte blanche et n'employer que l'acide sulfureux.

Tel est, dans ses grandes lignes, le procédé au bisulfite inventé par Tilghman et qui est encore la base de tous les procédés désignés sous ce nom, mais avec des variantes dans les détails et la construction des appareils brevetés depuis par plusieurs personnes.

J. C. LANGLOIS.

Comme tous les inventeurs, Tilghman ne fut pas heureux dans l'application pratique de son procédé: après avoir dépensé \$40,000 en expériences et en essais infructueux, il abandonna la partie.

Son œuvre fut reprise en Suède par Fry et Ekman, vers 1870. Deux ans plus tard, Ekman substitua le bisulfite de magnésie à celui de chaux et réussit à faire entrer ce procédé dans le domaine de la pratique payante. Il le tint secret jusqu'en 1879; mais ce secret finit par être connu et le procédé fut introduit en 1884 dans les usines d'Ilford, près de Londres.

Metscherlich, chimiste allemand de Münden, commença des expériences dans les montagnes du Harz en 1876 et réussit à mettre son procédé sur une base commerciale en 1880 et 1881. Mais son brevet fut invalidé en 1883 par les tribunaux, pour la raison que c'était une violation de celui de Tilghman.

Le brevet pris par le suédois Franke en 1879, n'est qu'une modification dans la partie mécanique des appareils employés par Fry et Ekman.

Le procédé Bartington, introduit aux États-Unis en 1884, ne s'applique aussi qu'aux appareils mécaniques, surtout à la forme et à l'endroit des macérateurs ou chaudières à liquer.

Le procédé Cross, breveté en 1880, remplace le sulfite de chaux ou de magnésie par celui de soude, ce qui dispense de la nécessité de doubler les macérateurs en plomb; mais, outre que le procédé exige de beaucoup plus hautes pressions, il a l'inconvénient d'entraîner de fortes dépenses par suite du coût élevé des matières chimiques qu'il emploie.

Le procédé Pietit-Bulez, breveté en 1883, est plus que l'inverse de celui de Cross, en ce sens qu'il lui augmente la proportion des bases alcalines, il les supprime complètement et n'emploie qu'une lessive contenant de 7° à 8° d'acide sulfureux.

Le premier fabricant de papier qui ait introduit dans la pratique, aux États-Unis, et exploité sur une base commerciale le procédé au bisulfite fut Charles S. Wheelwright, de Providence. Avec le procédé Ekman, qu'il fit adopter vers 1883 par la Richmond Paper Company, il réussit à fabriquer une pâte chimique de qualité supérieure; mais il eut presque le sort de Tilghman et faillit se ruiner avant d'arriver au succès.

RÉVOLUTION DANS L'INDUSTRIE DU PAPIER

Ainsi qu'on peut le voir par ce qui précède, l'introduction du procédé à l'acide sulfureux dans la préparation des pâtes de bois ne remonte qu'à une dizaine d'années. Cet événement a créé une véritable révolution dans l'industrie du papier et permis de faire ce dernier exclusivement avec du bois. Aujourd'hui la pâte ou pulpe chimique remplace presque complètement les autres fibres ainsi que les chiffons et même dix ans les usines où l'on emploiera autre chose que le bois comme matière première seront pour ainsi dire des reliques du passé, des objets de curiosité. Avec les pâtes de bois, la fabrication est plus facile, infiniment moins coûteuse, et pour toutes les fins ordinaires, le papier de bois est aussi bon, sinon préférable au papier fait avec des chiffons ou d'autres fibres semblables. Le bas prix du papier de bois force les propriétaires d'usines à adopter la pulpe pour matière première et à mettre de côté les autres fibres, sous peine de se voir débordé par le produit moins dispendieux et aussi bon des fabrications de papier de bois. La concurrence n'est pas soutenable.

C'est précisément la position des fabricants de papier de plusieurs pays d'Europe, notamment de ceux de la Grande Bretagne, qui étaient à la tête de cette industrie, jusqu'à ces dernières années. N'ayant dans les pays ni bois ni grands pouvoirs d'eau, les propriétaires d'usines anglaises sont forcés d'employer les chiffons et l'éparto. Mais avec ces matières, qui sont comparativement dispendieuses, dont la préparation entraîne beaucoup de frais et de travail, il est pratiquement impossible de fabriquer les papiers communs, notamment les papiers pour imprimer les journaux, pour moins de cinq ou six cents la livre. Or les américains livrent le papier de bois sur le marché anglais pour trois ou quatre cents, ce qui tue l'industrie anglaise. Pour faire face à cette concurrence, les fabricants anglais transforment leurs établissements et adoptent l'emploi des pâtes de bois, qu'ils importent pour la plus grande partie de la Scandinavie. Ces importations excellent 500,000 tonnes par année; mais ce chiffre doublera quand toutes les usines anglaises seront transformées. Dans la Scandinavie, c'est-à-dire en Suède et en Norvège, la production de la pulpe a atteint sa limite extrême; le bois commence à se faire rare et il faut d'année en année pénétrer plus loin dans l'intérieur pour utiliser ce qui reste. Ces frais additionnels affectent la position exceptionnelle qu'occupaient les industriels de la Scandinavie et le jour approche rapidement où l'Angleterre devra forcément chercher ailleurs les trois ou quatre cent mille tonnes additionnelles de pulpe qu'il lui faudra pour alimenter ses usines à mesures qu'ils les aura transformées et adoptées à l'emploi des pâtes de bois. Ce sera alors le tour du Canada, surtout de la province de Québec, le seul pays qui possède assez de bois et de pouvoirs d'eau pour suffire à cette énorme demande. À ce point de vue, on peut dire sans crainte que l'industrie de la pulpe sera avant peu d'années l'une des plus grandes industries de notre province, qui possède dans ses immenses forêts de conifères et ses pouvoirs d'eau inépuisables des avantages exceptionnels pour cette industrie et des ressources sans bornes.

J. C. LANGLOIS.

Comme tous les inventeurs, Tilghman ne fut pas heureux dans l'application pratique de son procédé: après avoir dépensé \$40,000 en expériences et en essais infructueux, il abandonna la partie.

Son œuvre fut reprise en Suède par Fry et Ekman, vers 1870. Deux ans plus tard, Ekman substitua le bisulfite de magnésie à celui de chaux et réussit à faire entrer ce procédé dans le domaine de la pratique payante. Il le tint secret jusqu'en 1879; mais ce secret finit par être connu et le procédé fut introduit en 1884 dans les usines d'Ilford, près de Londres.

Metscherlich, chimiste allemand de Münden, commença des expériences dans les montagnes du Harz en 1876 et réussit à mettre son procédé sur une base commerciale en 1880 et 1881. Mais son brevet fut invalidé en 1883 par les tribunaux, pour la raison que c'était une violation de celui de Tilghman.

Le brevet pris par le suédois Franke en 1879, n'est qu'une modification dans la partie mécanique des appareils employés par Fry et Ekman.

Le procédé Bartington, introduit aux États-Unis en 1884, ne s'applique aussi qu'aux appareils mécaniques, surtout à la forme et à l'endroit des macérateurs ou chaudières à liquer.

Le procédé Cross, breveté en 1880, remplace le sulfite de chaux ou de magnésie par celui de soude, ce qui dispense de la nécessité de doubler les macérateurs en plomb; mais, outre que le procédé exige de beaucoup plus hautes pressions, il a l'inconvénient d'entraîner de fortes dépenses par suite du coût élevé des matières chimiques qu'il emploie.

Le procédé Pietit-Bulez, breveté en 1883, est plus que l'inverse de celui de Cross, en ce sens qu'il lui augmente la proportion des bases alcalines, il les supprime complètement et n'emploie qu'une lessive contenant de 7° à 8° d'acide sulfureux.

Le premier fabricant de papier qui ait introduit dans la pratique, aux États-Unis, et exploité sur une base commerciale le procédé au bisulfite fut Charles S. Wheelwright, de Providence. Avec le procédé Ekman, qu'il fit adopter vers 1883 par la Richmond Paper Company, il réussit à fabriquer une pâte chimique de qualité supérieure; mais il eut presque le sort de Tilghman et faillit se ruiner avant d'arriver au succès.

Ainsi qu'on peut le voir par ce qui précède, l'introduction du procédé à l'acide sulfureux dans la préparation des pâtes de bois ne remonte qu'à une dizaine d'années. Cet événement a créé une véritable révolution dans l'industrie du papier et permis de faire ce dernier exclusivement avec du bois. Aujourd'hui la pâte ou pulpe chimique remplace presque complètement les autres fibres ainsi que les chiffons et même dix ans les usines où l'on emploiera autre chose que le bois comme matière première seront pour ainsi dire des reliques du passé, des objets de curiosité. Avec les pâtes de bois, la fabrication est plus facile, infiniment moins coûteuse, et pour toutes les fins ordinaires, le papier de bois est aussi bon, sinon préférable au papier fait avec des chiffons ou d'autres fibres semblables. Le bas prix du papier de bois force les propriétaires d'usines à adopter la pulpe pour matière première et à mettre de côté les autres fibres, sous peine de se voir débordé par le produit moins dispendieux et aussi bon des fabrications de papier de bois. La concurrence n'est pas soutenable.

C'est précisément la position des fabricants de papier de plusieurs pays d'Europe, notamment de ceux de la Grande Bretagne, qui étaient à la tête de cette industrie, jusqu'à ces dernières années. N'ayant dans les pays ni bois ni grands pouvoirs d'eau, les propriétaires d'usines anglaises sont forcés d'employer les chiffons et l'éparto. Mais avec ces matières, qui sont comparativement dispendieuses, dont la préparation entraîne beaucoup de frais et de travail, il est pratiquement impossible de fabriquer les papiers communs, notamment les papiers pour imprimer les journaux, pour moins de cinq ou six cents la livre. Or les américains livrent le papier de bois sur le marché anglais pour trois ou quatre cents, ce qui tue l'industrie anglaise. Pour faire face à cette concurrence, les fabricants anglais transforment leurs établissements et adoptent l'emploi des pâtes de bois, qu'ils importent pour la plus grande partie de la Scandinavie. Ces importations excellent 500,000 tonnes par année; mais ce chiffre doublera quand toutes les usines anglaises seront transformées. Dans la Scandinavie, c'est-à-dire en Suède et en Norvège, la production de la pulpe a atteint sa limite extrême; le bois commence à se faire rare et il faut d'année en année pénétrer plus loin dans l'intérieur pour utiliser ce qui reste. Ces frais additionnels affectent la position exceptionnelle qu'occupaient les industriels de la Scandinavie et le jour approche rapidement où l'Angleterre devra forcément chercher ailleurs les trois ou quatre cent mille tonnes additionnelles de pulpe qu'il lui faudra pour alimenter ses usines à mesures qu'ils les aura transformées et adoptées à l'emploi des pâtes de bois. Ce sera alors le tour du Canada, surtout de la province de Québec, le seul pays qui possède assez de bois et de pouvoirs d'eau pour suffire à cette énorme demande. À ce point de vue, on peut dire sans crainte que l'industrie de la pulpe sera avant peu d'années l'une des plus grandes industries de notre province, qui possède dans ses immenses forêts de conifères et ses pouvoirs d'eau inépuisables des avantages exceptionnels pour cette industrie et des ressources sans bornes.

J. C. LANGLOIS.

Comme tous les inventeurs, Tilghman ne fut pas heureux dans l'application pratique de son procédé: après avoir dépensé \$40,000 en expériences et en essais infructueux, il abandonna la partie.

Son œuvre fut reprise en Suède par Fry et Ekman, vers 1870. Deux ans plus tard, Ekman substitua le bisulfite de magnésie à celui de chaux et réussit à faire entrer ce procédé dans le domaine de la pratique payante. Il le tint secret jusqu'en 1879; mais ce secret finit par être connu et le procédé fut introduit en 1884 dans les usines d'Ilford, près de Londres.

Metscherlich, chimiste allemand de Münden, commença des expériences dans les montagnes du Harz en 1876 et réussit à mettre son procédé sur une base commerciale en 1880 et 1881. Mais son brevet fut invalidé en 1883 par les tribunaux, pour la raison que c'était une violation de celui de Tilghman.

Le brevet pris par le suédois Franke en 1879, n'est qu'une modification dans la partie mécanique des appareils employés par Fry et Ekman.

Le procédé Bartington, introduit aux États-Unis en 1884, ne s'applique aussi qu'aux appareils mécaniques, surtout à la forme et à l'endroit des macérateurs ou chaudières à liquer.

Le procédé Cross, breveté en 1880, remplace le sulfite de chaux ou de magnésie par celui de soude, ce qui dispense de la nécessité de doubler les macérateurs en plomb; mais, outre que le procédé exige de beaucoup plus hautes pressions, il a l'inconvénient d'entraîner de fortes dépenses par suite du coût élevé des matières chimiques qu'il emploie.

Le procédé Pietit-Bulez, breveté en 1883, est plus que l'inverse de celui de Cross, en ce sens qu'il lui augmente la proportion des bases alcalines, il les supprime complètement et n'emploie qu'une lessive contenant de 7° à 8° d'acide sulfureux.

Le premier fabricant de papier qui ait introduit dans la pratique, aux États-Unis, et exploité sur une base commerciale le procédé au bisulfite fut Charles S. Wheelwright, de Providence. Avec le procédé Ekman, qu'il fit adopter vers 1883 par la Richmond Paper Company, il réussit à fabriquer une pâte chimique de qualité supérieure; mais il eut presque le sort de Tilghman et faillit se ruiner avant d'arriver au succès.

Ainsi qu'on peut le voir par ce qui précède, l'introduction du procédé à l'acide sulfureux dans la préparation des pâtes de bois ne remonte qu'à une dizaine d'années. Cet événement a créé une véritable révolution dans l'industrie du papier et permis de faire ce dernier exclusivement avec du bois. Aujourd'hui la pâte ou pulpe chimique remplace presque complètement les autres fibres ainsi que les chiffons et même dix ans les usines où l'on emploiera autre chose que le bois comme matière première seront pour ainsi dire des reliques du passé, des objets de curiosité. Avec les pâtes de bois, la fabrication est plus facile, infiniment moins coûteuse, et pour toutes les fins ordinaires, le papier de bois est aussi bon, sinon préférable au papier fait avec des chiffons ou d'autres fibres semblables. Le bas prix du papier de bois force les propriétaires d'usines à adopter la pulpe pour matière première et à mettre de côté les autres fibres, sous peine de se voir débordé par le produit moins dispendieux et aussi bon des fabrications de papier de bois. La concurrence n'est pas soutenable.

C'est précisément la position des fabricants de papier de plusieurs pays d'Europe, notamment de ceux de la Grande Bretagne, qui étaient à la tête de cette industrie, jusqu'à ces dernières années. N'ayant dans les pays ni bois ni grands pouvoirs d'eau, les propriétaires d'usines anglaises sont forcés d'employer les chiffons et l'éparto. Mais avec ces matières, qui sont comparativement dispendieuses, dont la préparation entraîne beaucoup de frais et de travail, il est pratiquement impossible de fabriquer les papiers communs, notamment les papiers pour imprimer les journaux, pour moins de cinq ou six cents la livre. Or les américains livrent le papier de bois sur le marché anglais pour trois ou quatre cents, ce qui tue l'industrie anglaise. Pour faire face à cette concurrence, les fabricants anglais transforment leurs établissements et adoptent l'emploi des pâtes de bois, qu'ils importent pour la plus grande partie de la Scandinavie. Ces importations excellent 500,000 tonnes par année; mais ce chiffre doublera quand toutes les usines anglaises seront transformées. Dans la Scandinavie, c'est-à-dire en Suède et en Norvège, la production de la pulpe a atteint sa limite extrême; le bois commence à se faire rare et il faut d'année en année pénétrer plus loin dans l'intérieur pour utiliser ce qui reste. Ces frais additionnels affectent la position exceptionnelle qu'occupaient les industriels de la Scandinavie et le jour approche rapidement où l'Angleterre devra forcément chercher ailleurs les trois ou quatre cent mille tonnes additionnelles de pulpe qu'il lui faudra pour alimenter ses usines à mesures qu'ils les aura transformées et adoptées à l'emploi des pâtes de bois. Ce sera alors le tour du Canada, surtout de la province de Québec, le seul pays qui possède assez de bois et de pouvoirs d'eau pour suffire à cette énorme demande. À ce point de vue, on peut dire sans crainte que l'industrie de la pulpe sera avant peu d'années l'une des plus grandes industries de notre province, qui possède dans ses immenses forêts de conifères et ses pouvoirs d'eau inépuisables des avantages exceptionnels pour cette industrie et des ressources sans bornes.

J. C. LANGLOIS.

UN ARBRE ANTHROPOPHAGE

Le savant anglais Darwin a jadis attiré l'attention sur l'existence de deux ou trois espèces de plantes carnivores qui saisissent les insectes et, refermant sur eux leurs pétales, sucent tout leur sang et les laissent desséchés. On peut entretenir ces plantes avec de petits morceaux de viande qu'elles dépecent avec la même voracité. Mais, si intéressantes et si extraordinaires que soient ces fleurs, elles ne peuvent rivaliser avec un arbre qu'on trouve dans l'île de Madagascar. Cet arbre est capable de saisir et d'absorber de grands animaux tels que des singes, et même des hommes et des femmes, quand ils s'aventurent à escalader ses branches et à monter jusqu'à son sommet.

Un voyageur qui revient de Madagascar en fait la description suivante.

Cet arbre est adoré par les sauvages Nikodos. Qu'on se figure un immense ananas de huit pieds haut et on aura une idée de son tronc. Du sommet de ce cône tronqué s'échappent huit feuilles longues de onze à douze pieds et fort épaisses, pendantes inertes vers la terre.

Le sommet du cône est rond, blanc, d'une forme concave comme si l'on avait mis une petite assiette dans une plus grande. Ce n'est pas une fleur, mais une sorte de réceptacle, destiné à recevoir un liquide clair, visqueux, ayant la saveur du miel, et possédant au plus degré des propriétés enivrantes et soporifiques.

Sous les rebords, si l'on peut ainsi parler, de la grande assiette s'échappe toute une série de jets longs, chevelus et verts se dirigeant dans toutes les directions vers l'horizon. Ces jets ont chacun sept à huit pieds de long et se terminent comme une baguette aigüe de fer. Au-dessus de ces jets, de l'espace contenu entre la première coupe et la seconde, six scions s'élançant vers le ciel s'agitent et se torturant incessamment avec une agilité merveilleuse.

Je veux vous donner maintenant, ajoute le voyageur, la description d'un événement tragique dont nous fûmes bien tôt après les témoins. Les sauvages interrompirent notre exploration en poussant des cris lugubres, en exécutant des danses effrénées autour de l'arbre sacré et en chantant des hymnes propitiatoires. Leurs chants et leurs cris devenaient plus perçants et plus sauvages; ils entouraient une des femmes, la poussaient avec la pointe de leurs javelines, la forçant à grimper sur le sommet de l'arbre et de s'asseoir sur le cône au milieu des scions qui s'agitent autour d'elle. Le désespoir se peignit sur sa figure; les hommes lui crièrent: *task! task!* (bois! bois!) Enfin elle se résigna à boire du liquide visqueux dans une coupe; puis elle se leva avec une frénésie sauvage qui transforme son visage et agite ses membres, mais elle ne se précipite pas à terre comme elle semblait d'abord vouloir le faire.

L'arbre cannibale qui paraissait inerte et mort, revient à sa vie sauvage. Les scions tendres et délicats, avec la fureur de serpents affamés, enveloppent en un clin d'œil la tête de la victime, et, comme s'ils étaient nus par un instinct démoniaque, enserrèrent étroitement son cou et ses bras; alors, pendant que ces cris affreux et ses rires plus affreux encore deviennent plus sauvages, les jets, d'un après l'autre, comme de grands serpents verts, avec une énergie brutale et une rapidité infernale, s'élèvent et enveloppent le corps de la malheureuse avec la cruelle tendresse des serpents qui s'acharnent sur leur proie. C'était, dans sa beauté, le spectacle horrible de la mort de Laocoon.

Alors les grandes feuilles se relevèrent lentement comme les verges d'un navire se rapprochent l'une de l'autre, enveloppent le corps de la malheureuse, le serrent et le pressent comme avec une presse hydraulique. Un moment après, comme je pouvais voir la base de ces grands leviers, qui se joignaient étroitement les uns les autres, j'aperçus suinter par les interstices, des traînées de liquide visqueux mêlé avec le sang et les entrailles de la victime.

À cette vue, les hordes sauvages qui étaient autour de moi se précipitent en hurlant sur l'arbre, l'escaladent, et avec leurs coupes, leurs mains, leurs langues, recueillent le liquide et le boivent tous avec délices. Alors, suivit une ideuse orgie, d'un caractère grotesque et indescriptible.

Ces hordes, après avoir passé par les convulsions et le délire,

ne tardèrent pas à tomber dans l'insensibilité. Mon

LES PANIQUES DANS L'ARMÉE ANGLAISE

Le tempérament britannique, si froid et contenu qu'il paraît, n'est pas aussi étranger qu'on pourrait le croire aux singuliers mouvements de terreur contagieuse désignés sous le nom de paniques. Un officier de l'armée anglaise donne à cet égard aux *Chamber's Journal* des renseignements d'autant plus curieux qu'on ne saurait les taxer de malveillants et qu'ils s'appuient sur des souvenirs personnels, dont quelques-uns sont très récents. Quoique ce soit une campagne, nous dit-il, sait avec quelle rapidité foudroyante un accès de crainte s'empare subitement d'un corps de troupes, se communique de proche en proche, se répand si vite qu'il est impossible d'en rechercher la cause ou même le point de départ. Ces paniques sont naturellement plus fréquentes parmi les troupes jeunes et inexpérimentées que chez les soldats éprouvés; mais l'histoire démontre que les vétérans eux-mêmes n'y échappent point. Napier cite dans son histoire de la guerre d'Espagne comment la fameuse division légère de Robert Crauford, composée de trois des meilleurs régiments de l'armée britannique, prit peur au beau milieu de la nuit et se dispersa dans toutes les directions, sans qu'on pût même savoir l'origine de cette terreur soudaine; ces trois régiments étaient pourtant composés d'hommes d'élite et si bien exercés, qu'au cours d'une guerre de six ans il n'y eut jamais d'autre reproche à leur faire.

Dans ces dernières années, il semble que ces paniques soient devenues plus fréquentes au cours des opérations entreprises par l'armée britannique. Du moins, le monde en a entendu parler plus fréquemment, et sans doute plus d'un patriote a levé les mains au ciel et déploré la décadence des soldats anglais comme l'avant-coureur de plus terribles désastres nationaux. La vérité est, selon toute apparence, que ces mésaventures ne sont pas plus fréquentes maintenant quadis: elle sont simplement plus connues. Plus d'un brave Agamemnon est tombé dans l'oubli faute d'un poète qui chantât ses hauts faits. De même, il est fort probable que la gloire des soldats de Marlborough et de Wellington n'a rien perdu à ne pas être surveillée de près par l'impitoyable Argus qu'on appelle un "correspondant militaire". La censure a beau être sévèrement exercée par les états-majors, tôt ou tard la vérité finit par arriver aux journalistes qui ont pour mission de la voir et de la dire. Il y a même des chances pour que cette vérité soit plutôt grossie que réduite. Si les troupes d'aujourd'hui, comme celles de jadis, étaient affranchies de ces témoins indiscrets par état, il est probable que plus d'un détail peu flatteur resterait à jamais enseveli dans l'oubli par l'esprit de corps des intéressés.

Quoi qu'il en soit, poursuit l'écrivain anglais, voici un cas de panique pure et simple qui m'a été conté par un officier plusieurs années après l'événement. J'ajoute qu'il avait l'air, en ce faisant, d'un homme qui viole un secret presque sacré, quoique le régiment dont il s'agit eût changé de nom et ne comptât peut-être plus un seul témoin de l'affaire. Il suffira de dire que ce régiment, presque exclusivement composé de vétérans, s'était illustré par sa bravoure dans la révolte des Indes. Quelques mois après la fin de l'insurrection, ce régiment allait prendre possession d'une nouvelle garnison dans une des régions les plus tranquilles du pays; alors comme aujourd'hui, à cause de la grande chaleur, ces marches s'effectuaient de nuit. On approchait du terme de l'étape, l'avant-garde y était même arrivée déjà par un temps des plus sombres, quand les officiers constatarent tout-à-coup une sorte de mouvement ondulatoire parmi les troupes. Les hommes des derniers rangs pressaient ceux qui les précédaient: avant qu'il eût été possible de vérifier la cause de cette espèce de commotion, la confusion était à son comble, et les soldats, saisis d'une terreur contagieuse, se précipitaient dans la jungle des deux côtés de la route. À peine quelques gradés et un très petit nombre de soldats chevronnés avaient-ils résisté à la contagion. Tout le reste avait disparu. La panique fut si forte et quelques-uns des fuyards s'en allèrent si loin, que le lendemain matin ils n'avaient pas tous ralliés leurs corps. Examen

fait de l'origine du mouvement, il avait été déterminé par le galop de deux ou trois chevaux échappés, qui étaient venus rompre le majestueux silence d'une nuit indienne. Le colonel fit une enquête approfondie sans arriver à découvrir qui avait pris peur le premier: il fut convenu, pour l'honneur du régiment, qu'on ne parlerait jamais de ce pénible accident.

En Afrique, après le désastre d'Isandlwana, les nerfs des soldats anglais étaient devenus si excitables, qu'il y avait presque toutes les nuits des alertes sans motif et des coups de feu tirés au hasard. Un porteur indigène passant près d'une sentinelle, un bœuf errant, l'ombre d'un arbre ou d'un buisson, il n'en fallait pas plus, souvent, pour déterminer une fusillade qui aurait suffi à anéantir une armée de Zoulous.

Je terminerai cette revue rapide, pour ne pas le narrateur anglais, par un souvenir personnel sur un incident qui se produisit en Égypte immédiatement après l'affaire de Tell-el-Kebir. C'était pendant la nuit: je m'étais glissé pour dormir sous une vaste tente remplie de tonneaux de rhum et d'autres approvisionnements. Nous y étions assez nombreux, plusieurs personnes ayant eu la même idée que moi et préférant cet abri au ciel ouvert sur le sable nu. Tout le monde était plongé dans un profond sommeil, quand un tumulte se produisit tout à coup au dehors; et à peine avions-nous eu le temps de nous froter les yeux, quand la porte de la tente fut brusquement soulevée et un soldat en habit rouge nous cria: "Alerte!... Les Arabes sont dans le camp!... Les voici!..." Puis il disparut aussi vite qu'il était venu. Chacun sauta sur ses pieds, chercha ses armes: nous étions tous sous le coup de ce sentiment éminemment inconfortable qu'on éprouve à se savoir vaguement en danger imminent sans savoir ni quel est ce danger, ni comment on pourra le conjurer. Dehors, tout était en ruine; on cherchait à découvrir de quel côté il fallait attendre l'attaque. Finalement, il n'y eut pas, et tout se réduisit à l'arrivée d'un officier d'état-major curieux de savoir ce que signifiait ce tumulte. Tout cet émoi provenait, paraît-il, d'un soldat qui avait eu le cauchemar et qui avait crié en rêve.

L'auteur conclut en recommandant d'habituer les troupes à ces dangereuses surprises systématiquement à des alarmes subites. Il dit que cette pratique a été inaugurée avec succès dans un camp d'infanterie de marine près de Souakim, et qu'on s'en est fort bien trouvé.

Le télégraphe et les Chinois

Voici d'après "l'Electricien," le jugement quequelque peu singulier, porté par un certain journal de Shanghai, le "Celeste Empire," sur les services rendus par la télégraphie; on n'est pas plus amoureux du progrès. Tout d'abord, la correspondance télégraphique coûte fort cher; elle a augmenté les frais généraux de chaque maison de commerce de 2,000 à 10,000 dollars par an, sans compensations équivalentes. Elle fait perdre un temps énorme; le prix élevé de chaque mot a conduit à l'établissement des codes télégraphiques fort compliqués. Comme ces codes enveloppent toutes les langues et que les employés ne peuvent pas les connaître toutes, il s'ensuit que les erreurs sont fréquentes.

On attendait autrefois avec plaisir le coup de canon qui annonçait l'arrivée du paquebot apportant un morceau de journaux à lire et de nouvelles à dévorer: le télégraphe a détruit tout cela. Il n'y a plus aucune suite logique dans les nouvelles qui nous arrivent, par bribes et morceaux, des journaux de l'Inde, de San-Francisco ou de l'Australie, quelquefois même de tous ces côtés à la fois; la forme décousue et les divergences de ces nouvelles leur enlèvent souvent tout leur intérêt.

On pouvait autrefois suivre avec méthode les courses d'Oxford et de Cambridge, le betting du Derby ou toute autre grande lutte de même nature; aujourd'hui le résultat est connu avant le procédé, et notre esprit est tout juste aussi satisfait que le serait notre estomac en lui donnant une cuillerée de Liebig au lieu d'un dîner bien servi. La vie serait incomparablement plus agréable, si les savants n'avaient pas découvert le télégraphe électrique.

LA VIE ESTIMÉE À SA JUSTE VALEUR

Un amateur de statistiques a calculé le nombre de jours absolument sereins qu'il peut être vécu pendant le cours d'une existence de soixante années.

Le tiers est consacré au sommeil. Reste: quarante ans.

Les dix premières années de la vie ne peuvent être, quoi qu'on en dise, considérées comme parfaitement heureuses, puisque l'enfant n'a pas conscience de son bonheur. Reste: trente ans.

Les infirmités viennent généralement vers cinquante ans. À partir de ce moment, donc, la vie est déjà attristée. Retranchant encore dix ans pour la maladie ou les indispositions, il ne restera que vingt années.

Sur ces vingt années, notre statisticien prend encore quinze ans pour le travail quotidien.

Il reste donc à peu près cinq années pendant lesquelles l'homme pourrait vivre agréablement, mais encore faut-il tenir compte de souffrances morales auxquelles il ne peut guère se soustraire.

En résumé, on arrive à conclure que l'homme compte généralement sept cents vingt heures, ou trente jours de félicité pendant une vie de soixante années.

Un roi maure allait plus loin: il disait n'avoir eu pendant une vie de quatre-vingts ans, que quatorze jours de vrai bonheur.

Et, tout bien considéré, c'était encore un *record*.

PLUS DE DENTISTES

Dumny est un pauvre sourd-muet qui vend des journaux sur le chemin de fer du Long-Island. Par suite de son infirmité, Dumny est l'homme le moins bruyant de la compagnie; et cependant dernièrement il se livrait, à la gare d'Hunter's Point, à une pantomime désespérée, et de son gosier ordinairement silencieux sortaient des sons rauques qui faisaient mal à entendre. Dumny semblait en proie à une vive douleur, et de fait, il souffrait atrocement des dents. Ses camarades lui avaient conseillé d'aller trouver un dentiste pour faire extraire la malencontreuse molaire, mais Dumny ne croit pas aux dentistes et il continuait à faire contorsions en se tenant la mâchoire à deux mains, quand soudain une idée lui vint. Il sort de sa poche un bout de petite ficelle, fait à l'une des extrémités un nœud coulant dans laquelle il emprisonne la dent malade, et va rattaché l'autre extrémité au dernier wagon d'un train express qui chauffait pour Long Beach. Bientôt la locomotive siffla, le train s'ébranla, et Dumny se laisse brusquement aller en arrière et tombe sur son séant, débarrassé de sa molaire qui file à toute vapeur sur les bords de la mer, à la suite du train qui l'a enlevée. Le procédé n'est peut-être pas à la portée de tout le monde, car on n'a pas toujours sous la main un train express en partance, mais Dumny prétend qu'il est infallible.

GAIETES

En wagon: La conversation roule sur le budget. Un économiste fait une conférence qui n'en finit pas.

—Qu'est-ce donc que la dette flottante? demande une dame. L'économiste, vexé d'être interrompu.

—La dette flottante, madame, son nom vous l'indique assez, c'est le budget de la marine.

Un président de police correctionnelle demandait à un prévenu quel était son état.

—Je n'en ai pas, répondit celui-ci. —Mais alors, de quoi vivez-vous? —Hélas! monsieur le président, je vis de privations.

Où s'arrêtera la réclame?

On nous assure avoir vu sur les murs de New-York une affiche qui commençait par ces mots: —Avis à messieurs les avocats!

Le noble faubourg.

—Connaissiez-vous les Rochebeaux? demandait une dame à un jeune homme qui demeure dans le voisinage. —Je ne connais pas personnellement tous les membres de la famille, mais en passant, je parle toujours avec le chien qui se trouve devant la porte.

Les domestiques parlent de leur nouveau maître, un parvenu.

—Monsieur n'a jamais été aussi chic qu'hier soir. Il avait presque l'air d'un valet de pied de bonne maison.

BONNENOUVELLE

Une foule de circonstances favorisent grandement les acheteurs à notre magasin de ce temps-ci. Pour la fin de la saison nous sommes forcés de réduire nos prix plus bas que jamais. —Nous sommes supposés être dans la morte saison et comme nous ne voulons pas de morte saison nous n'aurons point d'égards pour les profits. —Il faut que les marchandises d'été disparaissent au plus tôt. Nous avons besoin d'espace pour nos marchandises d'automne qui nous arrivent tous les jours. Dans la situation exceptionnelle où nous nous trouvons cette année nous avons fait à des conditions avantageuses des achats considérables et dans les plus hautes nouveautés. —Une visite s'il vous plaît.

MYRAND & POULIOT

215 Rue St Joseph, St Roch.

Nous avons un safe à vendre à bonne condition.



Coin des rues St Jean et St Stanislas, Québec, P.Q.

Les méthodes les meilleures et les plus avancées de TENUE DES LIVRES, STENOGRAPHIE, ARITHMÉTIQUE, CALLIGRAPHIE, ANGLAIS, FRANÇAIS, etc., enseignées parfaitement et pratiquement par des spécialistes de grande expérience.

Ouverture des classes le 30 D'AOUT. Pour prospectus illustrés et autres informations, s'adresser

E. J. O'SULLIVAN, I. C., Principal

25 Rue St Stanislas, Coin des rues St Jean et St Stanislas, H. V.

Québec P. Q.

Compagnie d'Assurance NORTH BRITISH AND MERCANTILE

Contre le feu Et sur la vie

Cours des Directeurs Edimbourg et Londres

Bureau principal au Canada

No 72 RUE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER, Montréal

THOMAS DAVIDSON, Sec., Directeur-Gérant pour le Canada

Directeurs: W. W. Osler, Esq., Henri Barbeau, Esq., A. Menéndez, Esq.

CAPITAL (trois millions sterling) \$15,000,000.00

FONDS ACCUMULÉS \$20,517,000.00

FONDS PLACES AU CANADA \$5,584,222.00

Cette compagnie assure des propriétés de tous genres contre le feu et la foudre au taux le plus réduit, et comme elle est la compagnie la plus puissante qui existe, elle offre une garantie absolue à tous.

Les Eglises, Presbytériennes, Unitariennes de Québec, Convents, Ecoles, Maisons Privées et leur contenu assurés pour \$100,000.00 sans paiement de droits d'assurance annuels.

Fertes payées promptement.

John Laird, Agent

113 Rue St-Pierre, Québec

Téléphone 544

440 1m

BAGARRE!

Une bagarre terrible à eu lieu ces jours derniers à la

Maison Jacques-Cartier

68-RUE DE LA COURONNE-68

Patrons et employés étaient de la partie, ils étaient armés abondamment de plumes, d'encre et de crayons, une bataille en règle s'est livrée entre les vieux prix et la rédaction qui voulait faire M. Gagnon.

La lutte fut acharnée, mais enfin la rédaction a triomphé.

Les marchandises du printemps ont été mises à si bon marché qu'il faut qu'elles se vendent et délogent de nos tablettes afin de faire place aux marchandises d'automne et d'hiver qui nous arrivent. Malgré que la réduction s'est faite, souffrir dans tous les départements, celui des étoffes à robes et des trousseaux à la plus souffrir, car à été dans ces deux départements un véritable massacre. Celui des confectionnaires n'a pas moins trouvé grâce dans cette tourmente et le prix des robes et des trousseaux a été coupé en deux. Les robes nous manquons pour donner une liste convenable des réductions qui ont été faites, et le meilleur moyen de s'en convaincre est de se rendre sans délai à ce véritable bazar du bon marché.

Maison Jacques-Cartier

68—Rue de la Couronne—68

Patrons et employés étaient de la partie, ils étaient armés abondamment de plumes, d'encre et de crayons, une bataille en règle s'est livrée entre les vieux prix et la rédaction qui voulait faire M. Gagnon.

La lutte fut acharnée, mais enfin la rédaction a triomphé.

Les marchandises du printemps ont été mises à si bon marché qu'il faut qu'elles se vendent et délogent de nos tablettes afin de faire place aux marchandises d'automne et d'hiver qui nous arrivent. Malgré que la réduction s'est faite, souffrir dans tous les départements, celui des étoffes à robes et des trousseaux à la plus souffrir, car à été dans ces deux départements un véritable massacre. Celui des confectionnaires n'a pas moins trouvé grâce dans cette tourmente et le prix des robes et des trousseaux a été coupé en deux. Les robes nous manquons pour donner une liste convenable des réductions qui ont été faites, et le meilleur moyen de s'en convaincre est de se rendre sans délai à ce véritable bazar du bon marché.

Maison Jacques-Cartier

68—Rue de la Couronne—68

Patrons et employés étaient de la partie, ils étaient armés abondamment de plumes, d'encre et de crayons, une bataille en règle s'est livrée entre les vieux prix et la rédaction qui voulait faire M. Gagnon.

La lutte fut acharnée, mais enfin la rédaction a triomphé.

Les marchandises du printemps ont été mises à si bon marché qu'il faut qu'elles se vendent et délogent de nos tablettes afin de faire place aux marchandises d'automne et d'hiver qui nous arrivent. Malgré que la réduction s'est faite, souffrir dans tous les départements, celui des étoffes à robes et des trousseaux à la plus souffrir, car à été dans ces deux départements un véritable massacre. Celui des confectionnaires n'a pas moins trouvé grâce dans cette tourmente et le prix des robes et des trousseaux a été coupé en deux. Les robes nous manquons pour donner une liste convenable des réductions qui ont été faites, et le meilleur moyen de s'en convaincre est de se rendre sans délai à ce véritable bazar du bon marché.

THE! THE!

Thé de choix de la nouvelle récolte

Nous offrons le meilleur thé Japon de la récolte du mois de mai dernier à 50c le livre. Pas de meilleur thé Japon nulle part ailleurs, même pour si nous disons "même" parce que nous ne craignons pas d'être contredits. Invitez d'essayer les qualités d'un thé de choix nouveau que les amateurs de thé connaissent.

J. B. ROUSSEAU

MARCHAND DE THÉ

123, RUE ST-JOSEPH Succursales: 214, Rue ST-JEAN

70, Côte du Passage, Lévis

Blanderie et Tinturerie à vapeur

PFEIFFER

Par-dessus de peintures nettoyées ou toutes et très bien pressées. Rideaux et dentelle de toutes formes magnifiquement nettoyés, ouvrages à l'aiguille et de fantaisie nettoyés avec soin. Plumes nettoyées, tontes et frisées dans toutes les nuances fantaisies. Chemises pour dames retouchées comme neuves. Chemises collets et poignets, une spécialité. Les machines à nettoyer les tapis marchent à cœur de jour à cette saison de l'année. Toutes les nites classées par ce procédé. Des ouvriers d'expérience dans tous les départements.

Téléphone 521.

A. S. PFEIFFER & Co.

40 rue Mc-McMann

Convent de la Congrégation de Notre-Dame Nouveau Brunswick

Avoisinant l'Interocéanique, un local délabré et salubre commandant la rivière Miramichi, une magnifique bâtisse avec tous les progrès modernes, assurant le bien être d'une habitation des plus choisies, et offrant des avantages exceptionnels aux jeunes demoiselles désireuses de poursuivre leurs études dans un convent.

Ce cours d'étude embrasse les langues Anciennes et Modernes: Le Grec et le Latin, l'Anglais et le Français; tandis que le département scientifique aspire au perfectionnement.

Musique vocale et instrumentale sacrée et profane, Dessin, Peinture, ouvrages de fantaisie reçoivent une attention spéciale et demandent prix extra.

Pour conditions, lesquelles sont très modernes, adressez

Révérendes Sœurs Supérieures, Congrégation de Notre-Dame, Newcastle, Nouveau-Brunswick.

30 juin 1897

Avantages considérables

—offerts par—

A. Lavigne & Cie

—dans le choix de—

PIANOS et ORGUES

(gris ou éclairés)

Pianos carrés:

Pianos de 7 octaves Danabon de New-York \$120.00.

Pianos de 7 octaves Marshall & Milner de New-York \$120.00.

Pianos de 7 1/2 octaves, Toronto, \$120.00.

Piano droit de 7 1/2 octaves et Co., Woodstock, \$90.00.

Orgues de 5 octaves Kara & Co., Woodstock, \$90.00.

Orgues de 5 octaves, Orgues organiques, Wm. Bédard & Co., Québec, \$120.00.

Orgues de 5 octaves, Packard, pour salon, \$125.00.

Orgues de 5 octaves, Packard, pour salon ou chapelle, \$140.00.

Tous ces instruments sont excellents et en parfait ordre et seront vendus, soit au comptant, soit à termes, avec facilité de paiement chez

Turgeon & Lachance

AVOCATS

NO 12 RUE ST PIERRE

Bureau de la: Arthur Lachance

No 48 Rue Richelieu.

161 1m

Sel! Sel!

Si vous avez besoin de

GROS SEL de Liverpool,

SEL FIN de qualité supérieure,

Pour le beurre et le fromage,

Livré à flot, à bord des chars ou au magasin.

Adressez-vous à

Verret Stewart & Cie

Quai des Indes, Québec.

10 mai 1

CHARBON

BEGG

STOVE,

CHESNUT

Voyez

White et Red Ash

Aux plus bas prix

Robert Borland & Cie

116 Rue St Pierre

QUÉBEC

19—

Service de Glasgow et Montréal

De Glasgow Vapeurs De Montréal

6 Juillet Sarnatan 3 Août

22 " Sarnatan 14 " 11 "

5 Août Sarnatan 21 " 22 "

12 " Sarnatan 28 " 29 "

19 " Sarnatan 4 Sept 1 Sept

Steamers marqués * sont des paquebots postaux transportant toutes sortes de passagers.

Prix du passage

Cabine \$22.50 et plus

Intermédiaires \$14.00 et plus

Entrepont au plus bas prix

Billets de retour à des tarifs réduits

Billets de retour à prix réduits

Service de Glasgow et Montréal

De Glasgow Vapeurs De Montréal

27 Mai Rosarian 3 Août

27 " Rosarian 15 "

16 " Rosarian 22 "

23 " Rosarian 29 "

Et hebdomadairement ensuite.

Service de Londres et Montréal

De Londres Vapeurs De Montréal

27 Mai Rosarian 3 Août

27 " Rosarian 15 "

16 " Rosarian 22 "

23 " Rosarian 29 "

Et hebdomadairement ensuite.

Prix du passage

Cabine \$22.50 et plus

Intermédiaires \$14.00 et plus

Entrepont au plus bas prix

Billets de retour à prix réduits

Service de Londres et Montréal

De Londres Vapeurs De Montréal

RHUME DE CERVEAU

De mon temps, monsieur, les nihilistes étaient inconnus en Russie.

Cela dit, Ernest avala une énorme gorgée de rhum mêlé d'un peu de thé, puis allumant un gros cigare, il se renversa dans son fauteuil et continua d'un ton dolent :

— Les étrangers — les Français surtout — croient encore qu'en Russie la fortune les attend au débotté, mais la désillusion ne tarde guère à leur montrer son nez pincé et grimaçant. Pour ma part, j'étais établi depuis six mois sur la Perspective de Mewski, mais la clientèle se refusait à franchir mon seuil. Humilié, désolé, j'étais réduit, pour vivre misérablement, à donner des leçons de coiffure à quelques femmes de chambre.

Un jour de décembre, en revenant d'une course je vis déboucher d'une rue étroite et déserte un convoi... le convoi du pauvre, — sans le caniche traditionnel. Cet emblème de la fidélité était remplacé par un grand diable d'officier, couvert d'un manteau gris tout rapiécé, qui, en dépit de vingt-quatre degrés de froid, tenait à la main une vieille casquette blanche.

Je me découvris et m'arrêtai pour laisser passer ce modeste cortège.

Les yeux de l'officier rencontrèrent alors les miens, et, sur leur invitation un peu impérieuse, quoique tempérée par un geste poli, — je me mis à suivre son pas en allongeant démesurément les jambes. Aussitôt le militaire entama la conversation :

— Maintenant, nous sommes deux pour accompagner l'heureux mortel qui a réglé ses comptes sur cette terre. Je vous remercie en son nom et en celui de l'humanité.

Je m'inclinai. Il poursuivit :

— Le service que je vous demande ne sera pas de longue durée.

— Comment ? Mais il faut une heure pour se rendre au cimetière.

— Oh ! nous n'irons pas jusque-là. Dès que le peuple vous verra derrière le char, il s'empresera de faire de même, et quand il y aura suffisamment de monde, nous nous retirerons avec l'assurance que le mort sera bien accompagné.

Cet officier qui me paraissait un causeur agréable, allait continuer, mais des étournelements successifs lui coupèrent la parole. Je portai mon regard vers son front ; les bulbes pileux n'existaient plus, la calvitie était un fait accompli.

— Monsieur est parent ou ami du défunt ?

— Pas du tout. C'est uniquement parce qu'il s'en va seul en terre que j'ai résolu de le suivre jusqu'à ce que d'autres fassent comme moi.

Et l'éternua de plus belle. L'accès le reprit :

— Tant de charité chrétienne est dangereuse, et je crains pour vous, Monsieur, un fort rhume de cerveau.

— Je le crains aussi, mais qu'y faire, si Dieu le veut ?

— Dieu a donné à l'homme l'intelligence pour résister aux rigueurs de la nature ; or, contre les rhumes de cerveau, il y a les perruques. Je conseille à Monsieur de s'en commander une finement tressée. Elle le rajeunirait, tout en préservant son occiput des frimas.

L'officier me regarda bien en face :

— Vous êtes orfèvre, monsieur Jossé ?

— Non, Monsieur, non je ne me nomme pas Jossé, et je ne suis point orfèvre. Je m'appelle Ernest, et je suis tout simplement le meilleur coiffeur de St-Petersbourg.

— C'est ce que je voulais dire, fit-il en souriant. Demain, à huit heures, je serai chez vous. Donnez moi votre adresse.

Je la lui glissai, et peu après nous nous séparâmes.

Ce militaire avait eu raison. Notre exemple, à tous deux, avait amené une foule immense de gens du peuple, et aussi de seigneurs, qui suivaient le convoi du pauvre dans de magnifiques équipages.

Le lendemain, à l'heure dite, ma connaissance de la veille entra chez moi en éternuant. Son affection nasale n'avait fait que croître et embellir. Saisi d'une crainte sans motif, je n'osai lui offrir le calumet de bienvenue, ce signe de l'égalité en Russie.

Il s'assit sans façon en me disant :

— Je viens, suivant ma promesse, vous livrer ma tête. Faites en sorte que votre perruque soit très légère, à cause du casque que je porte souvent.

— Cher maître, vous serez satisfait.

Aussitôt, je me mis à prendre mes mesures, et mes doigts agiles passant avec légèreté sur ce crâne dénudé, en saisissaient habilement les aspérités et les ravins. Un secret orgueil me criait : Tu ne tiens pas la tête du premier venu ! Ah ! qu'on est fier d'être coiffeur quand on palpe de tels fronts !

Mes notes prises, mon client se leva et me dit :

Il me faut ma perruque pour la bénédiction de la Nôva, le 6 janvier. Je vous attendrai au palais le 5, à dix heures du matin.

— Quel palais ?

— Le Palais d'Hiver... Vous montrerez tout bonnement votre carton aux serviteurs que vous rencontrerez, et vous viendrez jusqu'à moi.

A l'aide de mes mesures, je sculptai en bois la tête de l'officier, afin d'opérer sur des données infaillibles, et je réussis à créer la plus parfaite des perruques.

Te le dirai-je ami ? J'eus la faiblesse d'endosser mon habit noir pour aller présenter le fruit de mon labeur à un courtisan !

Je traversai les cours sans avoir besoin de décliner mes titres. Sous le vestibule, un huissier vint à moi ; je lui montrai le carton ; il s'inclina et m'introduisit dans un salon où causaient plusieurs officiers généraux. Une de ces graines d'épigramme s'approcha ; je fis voir mon talisman.

— Très bien, fit-il en saluant. Quelques secondes après, j'étais chez mon client.

Ce satellite du despotisme était assez mal meublé. Un lit de camp sans matelas, des livres, des papiers, un lavabo, un chien, tout cela se trouvait pêle-mêle dans une chambre voutée, à l'entresol.

— Ah ! c'est vous, Ernest, s'écria-t-il en me voyant. Asseyez-vous un instant, je suis à vous.

J'eus le loisir de le contempler à mon aise, tandis qu'il écrivait à son bureau. Il était couvert du vieux manteau qu'il portait à la ville, s'en faisant ainsi une robe de chambre et

très probablement une couverture de lit. Ses jambes tenaient dans un vieux pantalon en futaine, dont les pieds usés laissaient passer les talons. Le chien, barbet édenté, mal tenu, vint à moi en agitant la queue en signe d'amitié. Il flaira le carton placé sur mes genoux ; mécontent de l'odeur de vanille qui s'en exhalait, il retourna se coucher sur les pieds de son maître. (Chez les chiens comme chez les hommes, les parfums préférés ne sont que dans l'idée qu'ils y attachent.)

Mon client se leva enfin ; il prend la perruque et la pose sur son poing.

— Voilà un bel ouvrage, fit-il avec enthousiasme. Vite, essayons.

Ma perruque allait comme un gant ; elle s'adaptait à toutes

les fantaisies et accidents dont la nature s'était complue à orner ce crâne qui, désormais, pouvait braver les rigueurs atmosphériques des régions polaires. De plus, elle rejoignait de quinze ans mon bonhomme.

— Merci, Ernest, merci ; c'est très bien, dit l'officier, je suis enchanté.

Puis il se remit à écrire. Je sortis, assez inquiet du paiement, que je n'avais pas demandé.

Le général qui s'était incliné devant le carton, m'attendait à la porte.

— Sa Majesté, dit-il, est-elle de bonne humeur ?

— Quelle Majesté ? fis-je, au comble de l'étonnement.

Pour ne pas l'avouer ? En apprenant que j'avais coiffé l'empereur Nicolas, une satis-

faction intérieure ébranla mes convictions politiques ; mais cela passa comme une éclair.

— Général, dis-je en reprenant mon sang-froid, ce matin le chef de l'Etat est gai comme un pinson et si vous avez quelque chose à solliciter, allez-y d'abord !

A partir de ce jour, tous les gros personnages vinrent à l'envi me commander des perruques qui leur permettaient, comme à l'empereur qu'ils imitent en tout, de se découvrir aux entretiens.

— Tu le vois, ami, c'est à un de ces coryzas qui font époque dans la vie d'un autocrate, que moi, Ernest, démocrate avancé, je dois la réputation et la fortune.

— o —

Fumez le TABAC (CUT PLUG)

ANTONIO

6 Cents la Boîte

Fumez et chiquez le nouveau TABAC

OURSON 5 Cents

Exigez les célèbres TABACS en poudre

FRECHETTE

Manufacturé par

Miller & Lockwell

QUEBEC

Vente sans réserve

DE

Costumes de drap pour Dame

Avant décidé de fermer ce département, tout le stock sera sacrifié à des prix tels que la marchandise puisse s'écouler rapidement.

L'assortiment est composé d'importations de la saison et comprend une bonne quantité de marchandises de choix comme il n'en a jamais été offert sur le marché.

Les prix ont été baissés jusqu'au prix coûtant et même au-dessous.

W. VINCENT

38 de la Fabrique

GROS LOT

VALEUR \$2,000

Au tirage du 11 août de la "Société des Arts du Canada," le gros lot, (valeur \$2,000) a été gagné par M. Napoleon Normand, de Trois Rivières.

Au même tirage, M. N. Girard, boucher, 257 rue Champlain, Montréal, a gagné le lot d'une valeur de \$120. M. L. Ross-Robert, 1825 rue Notre-Dame, un lot d'une valeur de \$50, et M. Georges Aime Tremblay, 7 rue du Bord de l'eau, également un lot de \$50.

ANT. LANGLOIS,

agent,

26, Cité de Lamontagne.

Feuilleton du SOLEIL

17

LE CRIME D'UN AUTRE OU VENGEANCE DE FEMME

PREMIERE PARTIE

— Compositeur, dites-vous !... Maurice Delmas ! exclama M. Perrin vivement.

Le jeune homme salua en souriant.

— Serait-il assez heureux pour que mon nom fût parvenu jusqu'à vous ? demanda-t-il.

— Ah ! maugrebleu ! je le crois bien ! Votre satané... comment diable s'appelle-t-elle ? Ah ! voilà ! Votre satané "Croix du Sud" m'a si bien remué quelque chose là, quand ma fille me l'a jouée, que depuis, je l'ai toujours dans les oreilles ! C'est pis que la charge, la bataille finie.

— Je suis, qu'il y a, bien flatté, commandant, fit Maurice avec une naïveté pleine d'élan. Puis il ajouta traittement :

Et je remercie de tout mon cœur Mlle Perrin d'avoir été mon éloquent interprète !

— Ah ! tout le monde admire votre talent chez nous, mon cher monsieur ! Ma fille Hélène, qui vous juge en musicienne ; moi, une vieille giberne à qui vous avez flanqué la fièvre, et même Champoreau, qui n'y comprend goutte, mais à qui, dit-il, votre musique donne envie de pleurer.

— Oh ! assez, commandant, vous me rendez confus ! exclama Delmas, sérieusement ému de la chaleureuse sortie du vieillard.

— Taratata ! tant pis pour votre modestie. Et si nous nous appelés à faire plus ample connaissance, ce que je désire...

— Monsieur !

— Vous venez souvent au parc Monceau ?

— Très souvent ; je demeure tout près d'ici, rue Vintimille. — A merveille ! Nous nous reverrons donc, je l'espère, et si vous voulez un jour jouter du spectacle de votre succès, je vous présenterai à ma fille... et... je ne vous dis que ça !... Le cœur de Maurice battait à se rompre, et il se sentait rougir de la petite comédie qu'il avait jouée. Aussi fit-il avec une spontanéité pleine d'effusion qu'il tendit la main à M.

Perrin.

— Merci, monsieur, murmura-t-il, je vous suis profondément reconnaissant de tant de sympathie, et je compte vous prouver plus tard que j'en suis digne.

— Parbleu ! riposta le vieux soldat gaiement, si le giberne se révèle au fumet, l'homme se lit par les yeux et les vôtres m'ont donné une excellente opinion de vous !

Topa donc, mon jeune ami, et pas adieu, au revoir !

Les deux hommes se serrèrent la main avec cordialité, et Maurice, saluant M. Perrin, quitta les bords de l'avenue centrale.

Le commandant ralluma sa pipe et en tira une bouffée gigantesque en grommelant d'un air satisfait :

— Ah ! sacrédié ! je sais bien, moi, qui est-ce qui va être rudement ébaubie ce matin ! Et cet animal de Champoreau, va-t-il en ouvrir des yeux ? Eh ! oh ! il y a des gens qui disent que le hasard ne sert que les habiles !... M'est avis qu'il ne désigne pas toujours les honnêtes gens !... à prouver !

Et, se frottant les mains, le commandant s'agita à petits pas le massif dit du Palmier, où à peine apparut-il, que cinq ou

six montards s'élançèrent vers lui comme une volée de moineaux et se prirent à le tirer, à l'entourer et le caresser, à l'envi, en l'interpellant de leurs plus brillantes cajoleries.

Cette fois, ce ne fut pas avec des miettes de pain que le commandant en fut quitte ! mais bien grâce à une dizaine de sous, qui, de sa poche, passèrent dans celle d'une vieille marchande de gâteaux accourue en clopinant sur ses talons, et que les petits amis du père d'Hélène dévalisèrent en un clin d'œil.

Puis le commandant, ayant ainsi payé sa bienvenue quotidienne, s'assit sur un des bancs du jardin et se prit à acheter religieusement sa tête de zonave, tout en souriant paternellement aux jeux de barres, d'accompagnement jusqu'à la grille par l'essaim tapageur des jouisseurs, il quitta le parc en distribuant à chacun une amicale petite tape sur la joue.

La démaisonnée lorsqu'il pénétra dans l'appartement de la rue du Rocher.

Préoccupé d'une idée qui lui mettait aux lèvres un sourire qu'il s'efforçait de cacher, M. Perrin ne remarqua nullement qu'Hélène était à son piano, et qu'elle se hâta de fermer l'instrument pour le venir embrasser.

Il ne vit pas davantage la mine singulière de Champoreau, si occupé sans doute à éplucher des radis qu'il en estropiait le mouvement de ses éternelles sonneries.

Le commandant passa dans sa chambre, changea sa redingote contre un veston de molleton passément, œuvre d'Hélène, chaussa ses pantouffles, et au moment où le cartel résonnait sous le premier coup d'onze heures, entra dans la salle à manger, où le couvert était dressé, en criant avec bonne humeur :

— A la gamelle, conscripts ! Hélène accourut, toute rose et les yeux brillants, suivie de Champoreau portant, comme un ostéopathe, les fameux harengs grillés, le plat de résistance du déjeuner.

Les trois convives s'assirent ; le brosseur, plus gauche et plus sur le bord de sa chaise que jamais, mangeait du bout des dents et pointait de temps à autre un regard sournois à travers les branches d'acacia qui

se balançaient à la fenêtre.

Hélène n'était pas sortie ! donc elle avait renoncé à son envie d'aller questionner la mère Cartouche ! D'un autre côté, elle n'avait fait aucune observation sur le menu très modeste de la journée.

Le soldat eût donc dû être tranquille ; et, cependant, une certaine préoccupation joyeuse empourprait sa bonne grosse face, et ses mains impuissantes à rester en place, tapotaient la table, lui martelaient les genoux, tressautaient, enfin, comme celles d'une petite maîtresse en passe de crise de nerfs.

Le commandant mangeait vite, et buvait coup sur coup, avec un entrain de bon augure, mais presque sans parler.

Quant à Hélène, elle picorait à la façon des oiseaux, et semblait, elle aussi, dominée par une sensation morale, — certainement agréable, car son joli visage resplendissait, — mais absorbante au point de l'empêcher de remarquer le mutisme étrange de M. Perrin.

Ce ménage dura jusqu'à la fin du déjeuner.

— Mais, lorsque Champoreau eut remplacé les plats et les assiettes par des tasses, la cafetière et le sucre ; lorsqu'il eut posé sur la table l'indispensable fiole de vieux cognac, le not à

tabac, les allumettes et la bouffarde du commandant, comme il l'appela...

Celui-ci, humant sa première gorgée de café et lançant sa première volée de fumée, se renversa sybiritiquement sur sa chaise en disant, avec une grimace goguenarde et satisfait :

— Sais-tu, Hélène, avec qui je me suis promené ce matin ?

— Non, père. Avec qui donc ? demanda la jeune fille, soudainement attachée à sa réverie.

M. Perrin ferma les yeux, comme un tireur sûr de sa mire, et épela négligemment :

— Avec l'auteur de la "Croix du Sud", M. Maurice Delmas. Hélène se redressa brusquement, devint rouge comme une pivoine, et exhalait un cri de si extraordinaire stupeur qu'il eût suffi, à un observateur un peu perspicace, pour augurer du trouble de son âme.

Quant à Champoreau, il venait de boire son café et se disposait à poser la tasse dans sa soucoupe ; mais son bras retomba soudain avec une telle violence, que la fragile porcelaine se brisa en mille pièces, en même temps que, sur ses lèvres, éclatait comme un pétard, un :

(Suite à la 7e page)

voyant sortir le brousseau du no 64 de la rue du Rocher, n'avait en besoin que de flairer pour deviner qui il était.

Qu'il l'avait suivi à dix pas, et, pour apprendre son nom, s'était borné à écouter sa conversation avec la mère Cartouche.

Que Champoreau, accosté par un inconnu, s'était livré de lui-même, pieds et poings liés, et, tout orgueilleux de se trouver dans un café propre, attablé avec un homme comme il faut, en face d'un carafon d'excellente eau-de-vie, n'avait pas tardé à bavarder comme une pie, saïssissant, avec ivresse, l'occasion de parler de son commandant, de mademoiselle Helène — son idole — et n'attendant pas à les questions du compositeur, pour lui raconter tout ce que celui-ci désirait si fort savoir.

(A suivre)

A vendre

Le système de chauffage au moyen des poils de charbon, ayant été remplacé, dans l'établissement du Couvent de Jésus-Marie, où Joseph de Livia, par les fourneaux, les Dames Religieuses offrent en vente à tout bon brasseur conditions des poils de toutes grandeurs. On se prie d'y faire une visite.

366 154

